

Les Hommes du Jour

Annales Politiques, Sociales, Littéraires et Artistiques

Texte de Henri FABRE.

Dessin de G. RAIETER.



Hebdomadaire : Le Samedi
10 centimes.

5^e ANNÉE

28 Septembre 1912 — N° 245

Gaston MONTÉHUS

ADRESSER TOUT CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION ET L'ADMINISTRATION A
Henri FABRE
19, Rue Jean-Jacques-Rousseau, 19, PARIS (1^{er}).

Téléphone
321.42.

ABONNEMENTS :

UN AN.....	6
SIX MOIS.....	3
ETRANGER	
UN AN.....	8
SIX MOIS.....	4

Gaston MONTÉHUS



Mon dégoût du caf'-conc' m'a privé, jusqu'ici, de la joie d'applaudir Montéhus dans son répertoire.

Il est des gens qui aiment à rire, à rire aux larmes. Seuls les spectacles profondément émouvants parviennent à m'intéresser.

En somme, le monde peut se synthétiser en deux types : *Jean qui pleure* et *Jean qui rit*. Je suis *Jean qui pleure*.

Les idioties chantées et débitées par nos princes du rire, inepties qui font surgir en cascades les plus inattendus borborygmes — signes de joie, paraît-il — et qui dessinent sur les faces d'inexprimables rictus, créent en moi un sentiment de gêne, de pitié hautaine, de tristesse insurmontable.

Ah! plaignez le pauvre angélique!

J'ai tenté pourtant, de me faire une raison. J'invoque, tour à tour, chacun des arguments qui expliquent, légitimement ces contorsions joyeuses et la réunion de cohues se délectant à l'audition des *Petits pois*; je ne parviens pas à surmonter, à vaincre cette naturelle répulsion.

Je sais. Il n'est pas aisé de créer un genre, un répertoire à la fois intéressant et amusant. Aussi, j'accorde aux artistes qui s'ingénient et se dépensent en efforts vraisemblablement louables, les circonstances atténuantes, et je m'incline devant leur labeur. Ma sympathie pour leur personne est parfois grande. Qu'ils m'excusent cependant si je ne puis l'élever jusqu'à leurs productions.

Au concert, aucun artiste ne trouve grâce devant mes yeux effarés. Pourtant, pardon! je fais exception pour les équilibristes, dont j'admire la souplesse, l'audace et la ligne dont le clown burlesque vient accentuer la beauté.

A part ça, ma pitié s'étend sur toutes les créatures. Sur les chanteuses rutilantes et recrépies à plus faim. Sur les « hommes du monde » — en habit, je vous prie — qui, plastron émaillé, fleur liliale à la boutonnière, gargarisent sur le plateau des romances... propices à faire se pâmer la petite crémère incandescente en rupture de camembert et la vierge folle en délire.

Que voulez-vous, je suis ainsi. Les « chansons » de Polin, mime appréciable, de Dranem, bouffon de barrière et Tabarin de boulevard, de Fragson, élégant et sentimentalement lamentable me paraissent bêtes à en pleurer.

Je n'aime que la chanson gaie ou puissante, celle qui amuse, émeut — mais éduque.

Le public du caf'-conc' me fait bien de la peine — mânes de Laforgue, tressaillez! J'y vois ce brave camarade inconscient et inorganisé, quelquefois avec ses marmots et inséparable de sa moitié,

... *Viens, poupoule, viens!*

le samedi, se rincer les yeux et charmer ses oreilles aux décors très souvent féeriques et à l'audition de *Mansuelles dingos*.

J'entends le chœur des cabots : « On donne au populo, pour son argent, la nourriture qu'il aime! » Possible. Je n'en reste pas moins navré qu'aucun effort ne soit tenté pour élever son âme et ses pensées.

* * *

La pauvreté de la chanson au concert rend plus sensibles encore les tentatives d'autrefois pour nous doter d'une muse puissante et belle. Depuis Pierre Dupont, Eugène Pottier, dont les larges œuvres seront longtemps chantées par un peuple en marche vers une civilisation plus humaine, nous avons eu des chansonniers portant haut la probité intellectuelle et la richesse d'émotions.

Hier, Jean Richepin — il n'était pas encore tombé à l'eau en passant sur le pont des Arts — sonnait, avec la *Chanson des Gueux*, le rude tocsin des rébellions latentes :

*Là-bas, c'est le pays de l'étrange et du rêve,
C'est l'horizon perdu par-delà les sommets,
C'est le bleu paradis, c'est la lointaine grève
Où votre espoir banal n'abordera jamais.
Regardez-les, vieux coqs, jeune oie édifiante :
Rien de vous ne pourra monter aussi haut qu'eux,
Et le peu qui viendra d'eux à vous c'est leur fiente.
Les bourgeois sont troublés de voir passer les gueux!*

Maurice Boukay jetait, dans l'air frais du matin, ses *Chansons Rouges* — il n'était pas encore le nommé Couyba, sénateur et ministre — et les douleurs de la plèbe. Au lointain se levait le *Soleil Rouge* des rédemptions :

*Compagnons, le vieux monde bouge,
Marchons droit, la main dans la main;
Compagnons, le grand soleil rouge
Brillera, brillera demain!*

Demain! M. Boukay nous fait songer aujourd'hui au barbier facétieux : on raserait gratis demain!

Quoi! ce serait cela le bonheur? un mirage mouvant et décevant, toujours sous la main et jamais atteint?

Ne nous laissons pas aller à un sombre pessimisme. Les transfuges évanouis, d'autres apôtres se lèvent... Qu'ils tombent, d'autres les remplaceront. Car une force inéluctable et mystérieuse pousse les hommes vers la vie meilleure et donne l'assaut aux puissances obstinées de la Haine et du Mal.

Les Maurice Boukay, les Jean Richepin sont tombés, tombés bien bas. Le ciel écrasait leurs épaules, Est-ce trop pour l'Homme que de s'élever « aux voûtes éternelles » où règnent dans la nuit des temps les coups de vent qui « cassent les deux ailes »? Ils sont aujourd'hui honorés et rentés. Pauvres dieux! J'imagine qu'ils doivent mûrir un amer regret des ciels sahariens et des rêves hautains. Ils sont à l'attache et, instinctivement, tournent les yeux vers les joies pures qu'ils goûtèrent au temps où ils étaient les interprètes inspirés des angoisses populaires.

*Le rachat n'est fait qu'à moitié,
Les martyrs sont les prolétaires!*

chantiez-vous, ô Boukay fané! Les hommes ne sont pas rachetés de cette tare originelle : la pauvreté! Vous êtes les déserteurs de cette cause sublime : le rachat de l'Humanité!

Comme ils sont à plaindre, les déserteurs, en dépit de leurs titres et de leur existence dorée!

Heureusement, d'autres sont restés fidèles à cette cause ingrate, d'autres sont morts pour elle. Comme ce pauvre Gaston Couté, qui lutta toute une vie pour réagir contre l'esprit nouveau, fait de soumission et de flagornerie au pouvoir et aux classes dirigeantes, qui soufflait sur les cabarets montmartrois. Avec Jehan Rictus, le poète émouvant des *Soliloques du Pauvre*, caractère susceptible mais homme parmi les droits et les loyaux qu'il m'ait été donné de connaître et d'aimer, Gaston Couté tint tête à cet esprit mercantile qui, peu à peu, sous l'impulsion des Bonnaud et des Botrel, envahissait les cabarets de la Butte.

Il fut un temps où les cabarets présentaient quelque intérêt. Aujourd'hui, seul, le vieux Frédé, au *Lapin Agile*, tout là-haut, derrière l'horrible basilique qui domine Paris comme un champignon monstre et vénéneux, reste dans la tradition vigoureuse et tendre. Là, on peut se reposer

LES HOMMES DU JOUR

des guimauves écœurantes et des fadaïses satiriques de la plupart des cabarets — dits artistiques, pourquoi?

Et puis, ce sont les œuvres de Paul Delmet, Léon de Bercy, Eug. Lemerrier, qui s'envolent, parmi la fumée des pipes, dans l'unique cabaret artistique resté fidèle à la Beauté et à l'esprit de Révolte.

Frédé, malgré le givre des années poudrant sa bonne tête de lion débonnaire, y chante encore d'une voix fraîche *Les Inquiets* de Gaston Dumestre, berceuse nostalgique :

*Quelquefois, on entend le bruit
D'un corps qui plonge dans l'onde.
Lors, un inquiet s'arrête et dit:
« Requiem, en quittant ce monde,
Réponds, mon frère, es-tu guéri ? »*

Et aussi les œuvres harmonieuses, animées d'un grand souffle pur de bonté et d'humanité, de Xavier Privas: *Le Coffret, Le Testament de Pierrot, Berceuse à l'Aimée, Les Thuriféraires*:

*Nous sommes les thuriféraires
En prière,
Lançant à genoux l'encensoir
Dans l'oratoire, où toute gloire
Est ostensoir!*

Mais, c'est de Montéhus que je dois parler. Je prie le lecteur d'excuser ce long préambule qui pourra sembler déplacé. Je tenais, avant de vous présenter le chansonnier populaire, à dire quelques mots sur la chanson et à évoquer, ceci pour mon plaisir, quelques-unes de celles qui me donnèrent de beaux moments d'émotion.

Gaston Brunswick, dit Montéhus, est né le 4 juillet 1872, à Paris, d'un père cordonnier — tiens! il existe des prolétaires juifs, M. Drumont? — C'est un enfant de la Butte. Il a du parigot la jactance endiablée et l'ardente nervosité. « Mauvaise tête, mais bon cœur »! tel devait être le jugement de ses maîtres dès l'école primaire.

Montéhus a conquis de haute lutte une célébrité dont d'aucuns contestent la qualité, mais qui n'en est pas moins réelle et point à dédaigner. Il s'est imposé par sa volonté seule et l'ardeur qu'il met à défendre ses idées humanitaires. Ce ne fut pas sans lutte.

Soldat au 153^e de ligne, où il montrait des dispositions pour la musique en battant du tambour, il fut révolté par les mille et une mesquineries de ce milieu. Il exprima plus tard ses rancunes de la caserne dans *T'as tort d'avoir raison!*

*Eh! l' parigot, pourquoi qu' tu t'entêtes,
Y a pas, t'as un drôl' de tempérament;
Quand tes parents t'envoient d' la galette,
T'invit' jamais ni l' cabot, ni l' sergent.
Dam' tu sais, ça compt' beaucoup, la cantine;
J' suis bien sûr que ça t'éviterait d' la prison.
Paye-leur à boir', c'est pour la discipline;
T'as tort d'avoir raison!*

Je n'ai, à mon vif regret, entendu qu'une fois Montéhus. Le décor était du reste peu banal. Des milliers d'hommes défilaient entre des tombes, au Père-Lachaise, et témoignaient leur souvenir ému aux fusillés de la Commune. Dans un groupe, Montéhus chantait les couplets de sa chanson: *Gloire au 17^e!* et la foule reprenait au refrain:

*Salut, salut à vous,
Braves soldats du Dix-Septième!
Salut, braves pioupiou,
Chacun vous admire et vous aime!*

*Salut, salut à vous,
A votre geste magnifique,
Vous auriez, en tirant sur nous,
Assassiné la République!*

L'impression était profonde. Cette évocation des rebelles du Midi, parmi ces morts, ces monuments vains aux parents regrettés, sous l'œil provocateur de M. Lépine et de ses pâquerettes, était poignante. Je compris, ce jour-là, combien des œuvres imparfaites et naïves pouvaient impressionner favorablement le peuple et créer une atmosphère de chaude sympathie pour toutes les victimes de l'ordre social.

Ce qui domine dans l'œuvre de Montéhus, c'est la bonté. Une bonté à fleur de peau, qui reflète les petites et grandes misères et se mue en juste colère contre les tyranneaux et les bourreaux.

Mais n'anticipons pas. Prenons Montéhus à sa sortie du régiment et suivons-le dans l'exercice de son apostolat.

Il débute aux *Folies-Rambuteau*, concert aujourd'hui disparu, puis chante dans les caveaux où, pêle-mêle, se rencontrent apaches et noctambules. Mais sa véritable popularité commence en 1901. La direction des *Ambassadeurs* l'avait engagé. Ce fut un scandale. Les gens « chic » habitués de cet établissement en furent indignés. Pensez donc, maltraiter notre belle armée et clouer au pilori nos officiers tortionnaires! La protestation fut violente. Il y avait de quoi. Le lendemain, Henri Rochefort, dans *l'Intransigeant*, fulminait véhémentement. La *Libre Parole*, qui avait, en outre, le savoureux plaisir de se mettre un juif sous la dent, écrivait: « Avant-hier, le public a été obligé de faire sa police lui-même et de siffler et de huer un juif du nom de Brunswick, qui éructe, au concert des Ambassadeurs, sous le pseudonyme de Montéhus, des infamies à l'adresse des chefs de l'armée française. »

Toute la réaction fut déchaînée contre le courageux chanteur, qui dut émigrer dans les concerts des faubourgs pour trouver un public susceptible d'entendre ses couplets vengeurs. Là, son succès fut éclatant. Le peuple, qui comprenait admirablement les rancœurs de l'artiste pour avoir ressenti les mêmes outrages et les mêmes dégoûts, ne lui ménagea pas ses applaudissements.

Dans la presse, un seul journal prit nettement sa défense. Ce fut *l'Aurore*, sous la signature de Urbain Gohier. Voici ce qu'écrivait Gohier, le 9 février 1902: « Un artiste a surgi, qui se voue avec beaucoup d'ardeur à chanter la pitié, la fraternité, la haine de la guerre, les souffrances du soldat, l'horreur de la caserne. Il s'appelle Montéhus. » Et après s'être élevé contre les bandes nationalistes qui organisèrent une obstruction violente pour lui interdire la scène, Gohier continuait: « De petite taille, mince, pâle, l'artiste chante ou dit ces choses avec tous ses nerfs. Il y a dix ans, la foule applaudissait *Le Père la Victoire, En revenant de la R'vue*, et toutes les âneries du nationalisme. Aujourd'hui, elle applaudit Montéhus.

« Nous avons fait du chemin, depuis l'acquiescement de *l'Armée contre la Nation*. Les deux acquiescements du *Pioupiou*, la propagande infatigable de nos jeunes camarades, le sacrifice de Delsol et Grasselin, le succès de Montéhus et tous les émules qu'il va susciter nous en sont garants: le « grain de blé » germera. »

Le « grain de blé » a germé. Nous avons eu cependant l'amer regret de voir Gohier se séparer de plus en plus de nous et se rapprocher des nationalistes qu'il combattait avec une ardeur et un talent incomparables. Et nous assistons à ce spectacle paradoxal: le juif Montéhus est toujours debout, en lutte contre les « âneries du nationalisme », et le goy Gohier déploie tout ce qui lui reste de force à demander pour les juifs la mort sans phrase.

Partout où Montéhus passa, il suscita les colères des bandes nationalistes. A l'Alcazar de Tours, en 1902, les officiers organisèrent contre lui un véritable guet-apens.

Déjoués, ils obligèrent le directeur de l'établissement à résilier son engagement. Le lendemain, toute la population ouvrière tourangelle, réunie dans un immense meeting, formulait sa protestation contre cette criminelle atteinte à la liberté.

* *

Je ne présenterai donc pas plus longuement Montéhus. Gohier vient de le faire en termes excellents. Je n'aurai pas l'outrecuidance de revenir sur l'appréciation du célèbre pamphlétaire. J'ajouterai qu'à côté de l'homme combatif il y a l'homme de cœur. Celui qui frémit au souffle des injustices et dont la bourse est toujours ouverte à ses camarades malheureux.

Montéhus n'est pas un théoricien, c'est un sensible. Il exprime dans une langue discutable toutes les révoltes. La muflerie et la cruauté le font bondir... et il part en guerre. Avec quelle crânerie!

Il n'a d'autres prétentions que celle d'émouvoir. Et il émeut. Celle de dire des choses justes. Et il les dit. Pour les reproches faits à la qualité littéraire de ses œuvres, écoutez-le s'exprimer dans *Les Coulisses* (1912):

« Je ne me leurre pas!... Je ne pose pas au littérateur! La haute littérature?... je m'en fous!... Je parle comme je peux... La conviction c'est mon seul talent. »

Evidemment... évidemment, Montéhus a tort, gravement tort de se f... de la haute littérature. Il semble ainsi rappeler les raisins de la fable. Mais il faut se souvenir qu'il est resté le gamin de Paris toujours prompt à la riposte et à la justification hâtive.

Et puis, qu'importe que le cerveau soit léger, si le cœur est grand!

Henri FABRE.

LE « PIOUSPIOU » N° 17

CAMARADES,

Malgré les acquittements successifs dont le « Piouspiou » bénéficie, au grand dam des gouvernants, notre ex-défenseur, celui qui siège aujourd'hui à la Justice, vient d'arracher au jury de l'Yonne une condamnation.

Notre gérant a été condamné à huit mois de prison.

C'est toute une tradition de libéralisme qui se trouve ainsi rompue.

Signe des temps!

Mais cet incident, loin de nous abattre, n'a fait que stimuler notre ardeur.

Plus que jamais, nous sommes décidés à nous élever contre les tares et les crimes du militarisme; plus que jamais, aussi, nous désirons instruire et catéchiser les fils du peuple qui partent à la caserne.

C'est pourquoi, en octobre prochain, nous ferons paraître à la barbe des juges de Son Excellence Aristide Briand le 17^e numéro du « Piouspiou », qui constituera, d'ailleurs, la meilleure réplique à la condamnation dont on a cru nous accabler.

Donc que tous les camarades syndicalistes, socialistes, libertaires qui, jusqu'ici, ne nous ont pas marchandé leur concours, réclament immédiatement à l'Administrateur du « Piouspiou », 52, rue Thénard, Sens, nos listes de souscription, et s'ingénient à récolter des gros sous. Les sommes recueillies devront être parvenues à l'Administration avant le 15 septembre.

Nous comptons sur le dévouement de tous pour nous aider et pour assurer au « Piouspiou » n° 17 la plus large diffusion.

A bas le militarisme! Vive le « Piouspiou » n° 17!

La Commission de rédaction et d'organisation.

Adresser tout ce qui concerne la rédaction et l'administration, ainsi que les demandes de listes de souscription et les fonds, à l'Administrateur du « Piouspiou », 52, rue Thénard, à Sens (Yonne).

== Coups d'ailes ==

Lorsque Ruy Blas demande ce que faisait le roi d'Espagne pendant que ses ministres dépeçaient son empire, la reine lui répond: « Il allait à la chasse! »

Ce n'est pas sans un certain dédain qu'elle prononce cette parole; et l'auteur a évidemment l'intention de faire circuler dans la salle cette réflexion:

« En voilà un drôle de chef d'Etat, qui passe son temps à aller à la chasse, au lieu de s'occuper des affaires du pays! »

C'est ici qu'on peut faire la différence entre les gens qui n'ont pas de chance et les gens qui en ont. Si ce pauvre Charles III avait vécu de nos jours, et s'il avait été roi constitutionnel ou président de république, loin de constituer un blâme, le fait d'aller à la chasse aurait été pour lui le plus grand des éloges.

Cette charge d'aller à la chasse paraît inhérente à la première magistrature de l'Etat. C'est la seule dont on ait hérité, sans la réformer, des anciennes attributions des monarches. Cela est si vrai qu'aucun journal ne manque de nous donner cette nouvelle palpitante que le Président est allé à la chasse dans les termes respectueux qu'on emploie pour annoncer toute pratique d'une auguste fonction.

Remarquez, en effet, que si, par hasard, le Président fait une partie de bridge, ce qui ne lui est pas interdit par la Constitution, ou se contente d'un simple loto de famille, il n'en est nullement question dans la presse. Pourquoi? Parce que ces jeux sont considérés comme des délassements d'ordre privé, tandis que la chasse est un service d'Etat.

Lorsque M. Grévy jouait au billard, les gazettes n'en soufflaient mot. Lui ne chassait point. C'est ce qui le fit congédier comme insuffisant.

Dans une petite ville de province, le percepteur était violoniste et dirigeait la fanfare. Quand il fut question de son changement, le député de l'endroit alla voir le ministre et lui dit:

— Donnez-moi le percepteur qu'il vous plaira, pourvu qu'il sache jouer du violon!

Nous autres, nous ne comprendrions pas un Président qui ne sût pas chasser; et, tout comme aux beaux jours du grand siècle, nos cœurs tressaillent d'allégresse quand nous lisons les noms des mortels fortunés qui ont été admis à l'honneur insigne d'exercer avec lui ce devoir de la puissance suprême.

* *

Le vent est aux réformes. Voici qu'on parle de réformer les études médicales. Les médecins auraient fait une découverte tout à fait imprévue. Ils se seraient soudain aperçu qu'ils étaient faits pour guérir les malades.

Car les plus savants de nos médecins ne sont pas aussi différents qu'ils se l'imaginent de ceux que raillait Molière. A la vérité, ils ne parlent plus latin comme ces derniers, mais ils sont gens à discuter à perte de vue sur les causes et les effets, sur la biologie et ses problèmes, connaissent toutes les matières, écrivent des thèses à perte de vue sur tous les sujets, font l'admiration des académies et savent, à n'en pas douter, pourquoi votre fille est muette. Quant à la façon de lui rendre la parole, c'est un souci qui les hante peu. On ne leur a jamais parlé de ça.

Les nombreux malades qui préfèrent l'onguent de la commère à l'étalage des plus belles théories seront reconnaissants aux entrepreneurs de cette réforme des études. Il y a là un signe des temps qui me réconcilierait presque avec le progrès. Il n'est pas impossible qu'un jour (mais nous n'y serons plus) l'humanité finisse par avoir le sens commun.

Henry MARET.



De Tout un Peu

Le secret de Jouvence

PAR ces temps de bergsonisme, Madame — ou Mademoiselle — Marie Bertin fait de la philosophie même dans ses articles de mode :

J'ai lu dans je ne sais plus quel auteur roublard qui voulait convertir toutes les femmes à la bonté que cette qualité embellit le corps. Les rides ne se dessinent que fort tard sur le visage d'une femme qui est bonne.

Or, nous vivons à une époque où la mondaine ne sait plus vieillir; que dis-je, elle sait rester jeune. Allez dans n'importe quel salon à la mode : vous serez stupéfait de la quantité de Ninon de Lenclos qui se défendent victorieusement contre les accusations de leur acte de naissance. On croyait que l'hygiène, les sports et les « artifices de Vénus » avaient fait ce miracle. Pas du tout : c'est la bonté.

Croyez-le. Et puis entrez dans le cercle de ces toutes belles et écoutez-les médire...



Hommage inconscient

UN de nos humoristes Montmartrois héritait (ne le nommons pas), il y a quelque temps, d'une parente éloignée et presque inconnue de lui. Il crut de son devoir de faire un voyage au pays où cette honnête dame repose à présent pour déposer quelques fleurs sur sa tombe. Mais il n'avait, depuis longtemps, eu quelques bons billets en sa possession; alors, en route, le trajet étant long, il fit plusieurs stations chez des marchands de vins...

Là-bas, au patelin, tenant son bouquet d'une main — et son sérieux de l'autre, affirme-t-il, — il erra parmi les allées du cimetière; il erra sans pouvoir trouver la tombe encore fraîche de sa parente.

« Alors, déclare-t-il, je suis passé devant un tombeau dont le nom gravé en relief me plaisait, et j'ai déposé mon bouquet. »



Petites manœuvres

ON sait comment l'échappé des prés de Saint-Nazaire qui tenait l'intérim de l'Intérieur pendant les vacances de Steeg, a profité de cette circonstance pour impulser son tout dévoué Guist'hau à déclarer la guerre aux instituteurs.

Mais on sait moins quels sont les nobles mobiles qui ont poussé notre héroïque ami à ce méfait. Eh bien, voilà : Briand, le dictateur, rêve de revenir à l'Intérieur. Mais pour cela il faut que le ministère actuel tombe. Pour qu'il tombe, il fallait l'embarquer dans une histoire aventureuse. Avec Guist'hau, le bon-à-tout-faire, c'était commode, en l'absence de Steeg surtout.

Et voilà comment Steeg aura à répondre bientôt d'une situation qu'un bienveillant ami lui a créée. Voilà comment le ministère Poincaré, embourbé dans la vase accumulée sur lui par le Grand Renégat, mourra. Et comment ledit Renégat regimpera à la Présidence du Conseil.

L'homme-caoutchouc

ON vient de recevoir de Brest des nouvelles de Biétry, qui a émigré chez les Jaunes — naturellement!

L'ancien député de Brest vient en effet d'arriver en Cochinchine, où, avec les trente deniers de Judas, il a acquis d'importantes propriétés, pour y faire l'exploitation du caoutchouc — naturellement!

Ainsi devait finir ce politicien à la conscience élastique.



L'école d'amour

C'EST, paraît-il, la guerre!

Aux manœuvres du Poitou, les troupiers fredonnaient sur le passage du Grand-Duc : « Le voilà, Nicolas! » Mais, au déjeuner militaire, le baron Millerand lui a donné du *Monseigneur* et de l'*Altesse*, comme s'ils avaient gardé les moujicks ensemble. Puis il a évoqué « le centenaire de l'épopée, où Russes et Français commencèrent d'apprendre, en se combattant, à s'estimer et à s'aimer » (sic).

Ce commencement d'amour, sur les rives de la Moskowa, coûta la vie à 30.000 Français et à davantage de Russes. Puis, ce fut la retraite, où l'amour grandissant des Russes ne fit pas grâce à un blessé, à un traînard français.

Et puis, las de tant d'amour, Français et Russes se délaissèrent un temps — jusqu'aux tueries de Sébastopol. Après quoi, nouveau repos, puis l'aventure de 1870, à quoi l'amour russe ne daigna pas s'associer.

Enfin, quand la Russie eut à créer son outillage et à payer ses armements modernes, elle acheta notre alliance 8 milliards : après la saignée rouge, ce fut la saignée à la bourse, une saignée à blanc.

Ah! le Petit Père et ses enfants nous ont bien aimés dans l'histoire; et ils nous aiment de plus en plus, car la cote financière des fonds russes s'ajoute à la cote d'amour...



Apôtres du charabia

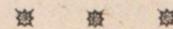
M. Emile Faguet, dans un article de notre confrère *Comœdia*, part en guerre contre les solécismes.

Et c'est bien.

Mais il le fait en ces termes :

Qu'est-ce à dire ? C'est que c'est le sens des mots qu'on ne connaît plus; c'est que c'est des mots qu'on a perdu le sens.

Et nous ne voyons pas ce que la langue française peut y gagner!



Les perles

UN refrain du plus pur chauvinisme affirme :

*Quand on passe sous la colonne,
On se sent fier d'être Français!*

NOZIÈRE (*L'Intransigeant*).

Quelle drôle d'idée M. Nozière peut-il se faire de la colonne Vendôme ?

Ou existerait-il sous la colonne un passage ignoré du grand public!!!!??

Théâtre populaire... et capitaliste

GORGES Berry, patriote patenté et champion des patentables, est aussi — qui l'eût cru ? — président d'une *Académie des Théâtres*. Mais voici que tout s'explique : ladite Académie est un pavillon qui couvre la marchandise d'un consortium financier, où se profilent pas mal de nez sémitiques. Sous couleur d'œuvre désintéressée, la bande compte truster l'art lyrique. Elle « offre » à la Ville de Paris un Théâtre populaire; seulement elle le gardera pendant cinquante ans, avec une subvention municipale de 150.000 francs, soit l'intérêt d'un capital de 5 millions.

Mais ce n'est pas tout : le trust escompte d'une part la remise du droit des pauvres (10 p. 100) et d'autre part le monopole des bonnes œuvres du Répertoire. On s'arrangera avec la Société des Auteurs et, comme on a aussi acquis des intelligences à l'Hôtel de Ville et dans le Gouvernement, il faudra bien que la Gaité, l'Opéra et l'Opéra-Comique partagent le morceau.

Quant aux théâtres de quartiers, le Trianon, qui joue de la musique toute l'année, et les Théâtres de Belleville, Grenelle, etc. qui font une saison lyrique, tous les printemps, ils n'auront plus sur leur affiche que les *ours* dédaignés par le trust : ils devront fermer leurs portes, ou bien se consacrer exclusivement au répertoire mélodramatique, qui n'abrutit déjà que trop nos faubourgs.

Résultat : le Peuple de Paris, qui habite les quartiers périphériques, devra dire adieu aux flonflons qui, le soir, berçaient de temps en temps sa lassitude. Car cette clientèle-là n'ira pas, au Théâtre populaire central, se mêler aux étrangers, provinciaux... et bourgeois de Paris, qui profiteront seuls de l'aubaine des prix réduits. Le Peuple des faubourgs ne hante que les salles de son quartier, où il va sans faire toilette, au sortir de l'atelier ou de la boutique.

Le théâtre lyrique populaire doit donc être organisé sur les bases d'une large décentralisation : il faut qu'il aille au Peuple, car le Peuple n'ira pas au Boulevard.



Bas-bleus : à quoi rêve leur littérature

ELLE rêve à l'amour, d'une façon continue, ardente, désespérée. Lisez les *Petites Confidences* où Mme Catulle-Mendès chante le Cantique des Cantiques des amours de sa meilleure amie. Et lisez *l'Inexpérimentée* de Mme Delarue-Mardrus; une drôle d'inexpérimentée, qui est tellement ignorante de l'amour qu'elle finit par le faire avec tout le monde. La naissance d'un enfant purifie d'ailleurs cette chiennerie. Ainsi le veut l'auteur, d'accord en cela avec l'Arétin, qui a écrit : « Toutes les tromperies et toutes les impuretés des femmes sont effacées par les douleurs de l'enfantement. » Et allez donc : c'est pas mon fils!

A quoi rêvent nos *bas-bleus*, la plume à la main ? Mais il n'est pas possible qu'elles rêvent à autre chose.

Mme de Staël n'a-t-elle pas dit : « L'amour n'est qu'un épisode dans la vie des hommes; elle est l'histoire de la vie des femmes. »

Citons encore une femme, Georges Sand :

« Aimez, il n'y a que cela de bon dans la vie. »

Bien entendu, ces dames entendent l'amour complet, où l'art platonique se parfait des vertus du muletier.

Car — dernière citation de femme de lettres — Ninon de Lenclos a dit :

« Le manège sublime de l'amour rentre toujours dans le désir de contenter un besoin purement physique; et les prudes ne s'efforcent de le décorer de beaux noms que pour n'être pas obligées d'en rougir. »

Tel est l'avis de ces dames, franchement exprimé. Et quand à « l'honneur de leur sexe », comme on dit dans la littérature convenable, il leur ferait simplement souvenir de la boutade de Voltaire : « Les femmes mettent leur honneur dans un bien vilain endroit. »

Le Gouvernement contre les Instituteurs



Dans la lutte actuellement engagée par le Gouvernement contre les instituteurs, il y a, avant tout, une question de droit qui est violée par l'Etat : celle, laissée jusqu'à ce jour, à tout Français, et à quelque profession qu'il appartienne, d'avoir une conviction politique et sociale, qui peut n'être pas celle du pouvoir, de s'y attacher loyalement, d'en discuter, et d'essayer de la faire prédominer. Tel nous paraît être le plus élémentaire droit des gens, sous un Gouvernement qui se croit tolérant, et dans un pays qui se dit libéral.

Or, il arrive que, sous prétexte de prétendue éducation on refuse à l'instituteur ce droit d'affirmer, tout haut, en dehors de l'école, ce qu'il pense, de se solidariser, de défendre, contre l'Etat-Patron, ses intérêts gravement menacés. Dans une nation républicaine, on reproche à l'instituteur un enseignement largement républicain, la garantie de sa liberté absolue de discussion et d'action.

Il fallait que ce geste vint de la III^e République. Le document que nous publions ci-dessous et qui provient d'une Association d'Instituteurs tolérée sous la Seconde République et protégée par la Franc-Maçonnerie actuellement pourvue et assagée le prouve surabondamment.



Paris 1869

Citoyen

L'Association fraternelle des Instituteurs, Instituteurs et Professeurs Socialistes vous écrit qu'il seroit pour un esprit aux Démocrates du Chœur des 12 arrondissements de Paris pour fonder des Ecoles Socialistes, m'a Chanté de vous demander si vous voudriez bien accepter la mission, conjointement avec d'autres Démocrates qui vous nous indiquerez, d'organiser une souscription à cet effet dans votre arrondissement

Quelles nous répondra le plus

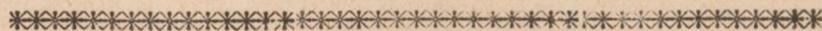
promptement possible

Salut et fraternité
L'Association

le membre de la Commission

Excentric
G. Lefrancq

36 rue d'Orléans



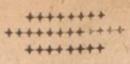
LIRE TOUS LES JOURS

== LA BATAILLE SYNDICALISTE ==

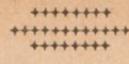
Organe de la Classe Ouvrière

5 Centimes

En vente partout



NOTES D'UN PESSIMISTE



Mardi, 17 septembre.

Le Journal est en admiration devant la formidable fortune du pendeur Nicolas II.

« Le Tzar est, en effet, dit-il, non seulement le plus riche des souverains, mais l'homme le plus riche de la terre. Son revenu annuel n'est pas inférieur à 150 millions d'argent liquide. »

Cet homme si riche est, d'ailleurs, un avare. Tout en faisant construire un « escalier d'or » à Péterhof et en portant un costume de gala évalué à plusieurs millions, il met de côté, chaque année, la coquette somme de 30 millions, qui viennent grossir son capital.

Le Journal oublie de nous dire de quels crimes, de quelles exactions, de quels vols, de quelles misères cette immense fortune est faite. Il se borne à l'admirer, et la foule des gogos avec lui.

C'est bien là l'éternelle posture du troupeau humain. Il est, à travers les âges, pétri de respect et d'admiration devant ceux qui savent le mener, l'exploiter et le piller.

Mercredi, 18 septembre.

Nous savons la vérité sur le suicide du général Nogi. Quand le Mikado mourut, des fonctionnaires et des généraux, parmi lesquels Nogi, se réunirent pour décider que l'un des hauts dignitaires qui avaient approché l'empereur se suiciderait, afin de manifester devant l'étranger « l'esprit héroïque du peuple japonais et son amour pour le Mikado ».

On tira-à la courte paille, comme dans la chanson du Petit Navire, et le sort tomba sur Nogi, qui s'ouvrit le ventre.

Il paraît que tout cela est fort beau. C'est du moins ce qu'affirment les feuilles financières qui, comme nul ne l'ignore, vivent d'héroïsme à jet continu.

A mon avis, les hauts dignitaires qui tirèrent-à la courte paille et le général Nogi sont de simples idiots. Jamais on ne vit un exemple aussi déplorable de cette duperie des mots qui transforme la plupart des hommes en autant de « poires ».

Jeudi, 19 septembre.

Quelques imbéciles et un agent de police, à Nancy, veulent lapider une dame dont l'automobile portait un fanion aux couleurs noir, blanc et rouge, disposées horizontalement.

Les imbéciles et l'agent de police avaient pris le fanion pour un drapeau allemand.

Ces violences ineptes sont le résultat de la campagne chauvine et anti-allemande, menée si ardemment par la presse nationaliste et par le baron Millerand.

Un patriote, à Chinon, s'indigne parce qu'il a trouvé, chez un commerçant, un crayon fabriqué en Bavière, c'est-à-dire « made in germany ».

Nous voilà revenus à l'époque héroïque où, sous la conduite de Déroulède, la Ligue des Patriotes prenait vaillamment d'assaut les brasseries où l'on vendait de la bière allemande. Aujourd'hui c'est Millerand qui dirige ce mouvement de sottise et de barbarie.

Et la police, qui fait du zèle, affirme que la banlieue parisienne est un « nid d'espions allemands ». Elle nous annonce un « gros scandale », qui ne sera évidemment qu'une « grosse gaffe » de plus à son actif.

Si l'on voulait rechercher les origines de cette campagne anti-allemande, qui ravale la France au niveau d'une peuplade primitive du centre de l'Afrique, on trouverait probablement que la cavalerie de Saint-Georges n'y est point étrangère.

La ploutocratie anglaise nous pousse tout doucement à un conflit avec l'Allemagne, et nos dirigeants marchent.

Vendredi, 20 septembre.

Tous les journaux financiers annoncent « qu'un gros emprunt russe aura lieu vraisemblablement le mois prochain à Paris. On évalue son montant à 1.200 ou 1.500 millions ».

Enfin, nous tenons le secret du voyage de Poincaré en Russie et de l'exhibition du grand duc Nicolas en France. Malgré les démentis du gouvernement, il s'agit bien d'un emprunt.

Toute l'alliance russe est là. Chaque fois que l'on agite la rengaine de « nos amis et alliés » devant nous, c'est que le tzarisme s'apprête à « taper » la France.

Que de milliards français ont ainsi filé en Russie ! Saluez-les, vous ne les reverrez plus. La fameuse alliance n'est en réalité que la plus monstrueuse escroquerie du siècle.

Dimanche, 22 septembre.

Il pleut des discours ministériels sur toute la surface du territoire. C'est lugubre et malsain.

Guis't'hau se distingue au Vésinet. Cet hypocrite, qui pourchasse avec tant de rage les instituteurs vraiment dignes de ce nom et qui s'est fait le bas instrument des haines réactionnaires contre l'école laïque, a osé palabrer sur l'enseignement du peuple et promettre de réaliser en cinq années une petite fraction des réformes scolaires que la radicaillerie n'a pas su faire aboutir en plus de quarante années de République.

Comment se fait-il que la population du Vésinet n'ait pas couvert de pommes cuites et d'œufs pourris ce méprisable politicien, aussi nul que prétentieux ? Il est vrai que toutes ces belles cérémonies se passent au milieu de policiers déguisés en citoyens et de pauvres diables désignés pour recevoir les palmes. Cette assemblée sympathique prodigue ce que les journaux gouvernementaux appellent « d'unanimes applaudissements ».

Lundi, 23 septembre.

Guis't'hau fait publier, dans les feuilles amies, son portrait de bellâtre frisé et pommadé. Point n'était besoin de cela pour nous faire connaître l'âme basse de ce serviteur de M. Briand.

L'individu qui promet quarante millions aux instituteurs au moment même où il frappe les meilleurs est un goujat.

Croit-il que, en échange de ces millions, d'ailleurs problématiques, les instituteurs vont lui vendre leur dignité d'hommes et leurs droits de citoyen.

Les Amicales, après les Syndicats, ont répondu : « Les instituteurs ne veulent pas être des citoyens diminués. »

Ils savent, d'ailleurs, ce que valent les promesses radicales. Voilà quarante années qu'on les berne et qu'on les dupe. Guis't'hau, malgré ses menaces et ses promesses, ne réussira point à désorganiser un mouvement qui tend à conserver aux instituteurs leur qualité de citoyens.

Mais Guis't'hau mesure les autres à son aune. S'il n'était incapable d'une pensée un peu élevée, la proclamation des Amicales devrait pourtant lui ouvrir les yeux.

Maurice ALLARD.



Lisez et faites lire

== L'HUMANITÉ ==

Quotidien Socialiste

5 cent.

En vente partout.

CHRONIQUE ÉCONOMIQUE

Politiciens bourgeois et Capitalisme. — La fin d'un bluff

C'était bien la peine que, sagement prévoyante, l'Angleterre, voici quelque onze ans, apportât tant de soins et d'habileté à préparer et à conclure l'arrangement Hay-Pauncefote qui proclamait par anticipation la neutralité du canal de Panama en temps de guerre et assurait à toutes les nations une égale tarification; le pauvre traité est aujourd'hui assez mal en point. En décidant que leur marine de cabotage serait exonérée de tout droit, les Etats-Unis viennent tout simplement de s'asseoir dessus.

Pour Henri IV Paris valait une messe, Taft lui, a estimé que sa réélection à la présidence pouvait bien légitimer une violation de signature, aussi a-t-il, sans barguigner, ratifié l'act par lequel le parlement de l'Union déchire les engagements solennels de 1901.

Naturellement ses compatriotes admirent l'élégance pratique de son geste, presque toute la presse de son pays l'encense, ce pendant qu'au dehors on le conspue vigoureusement.

Entre autres censeurs, le « Diplome » de l'*Information* juge que le président Taft a manqué aux devoirs les plus élevés de sa charge pour servir sa cause personnelle. « Un tel incident, écrit-il, ne contribue pas à rehausser le caractère de la lutte passablement démagogique que se livrent et l'ambition de MM. Taft et Roosevelt et les coalitions d'intérêts dont ils sont les marionnettes. »

C'est presque en ces termes qu'à propos de cette élection je notais dernièrement ici l'état de dépendance étroite, d'humiliante vassalité en lequel les puissances capitalistes tiennent les leaders des partis politiques bourgeois.

L'*Information*, il est vrai, est surtout un organe d'études et de documentation économiques, la politique n'y est qu'accessoire, c'est sans doute pour cela que le souci de notation exacte peut, même au risque de fournir des armes à l'adversaire, l'emporter, de temps à autre, dans ce périodique, sur la préoccupation dominante de défense capitaliste.

Ce n'est évidemment ni au *Temps* ni aux *Débats* qu'on s'oublierait à hospitaliser une opinion, un fait, une réflexion susceptibles de renforcer la critique socialiste.

*
* *

Quand, après quinze ans d'atermoiements, le Parlement se décida à réglementer les conditions de retraites des cheminots, les dirigeants des Compagnies dénoncèrent bruyamment cette intervention de l'Etat comme une inqualifiable atteinte à leurs droits; leurs assemblées générales retentirent de véhémentes protestations.

Complaisamment, les journaux acquis aux Compagnies, et ils sont légion, ressassaient les arguments opportunément fournis par M. Poincaré : Une concession est un contrat et ce contrat ne peut être modifié par la seule volonté de l'une des parties.

Si l'on objecte que le contrat est muet sur la question des retraites, que par conséquent en légiférant sur ce point la nation ne modifie en rien ses conventions avec les Compagnies, mais use simplement en faveur des cheminots de ce même droit de souveraineté qui a constitué au prolétariat minier un régime spécial de retraites, qui a réglementé particulièrement pour les femmes, pour les enfants la durée et les conditions du travail, erreur profonde, répondent les porte-paroles des féodaux du rail; quand l'Etat s'arroge le droit de fixer pour les cheminots l'âge et les conditions de retraite, son intervention équivaut à une modification unilatérale du contrat, elle est arbitraire, intolérable.

Et, par une double instance, les Compagnies demandaient au Conseil de Préfecture de la Seine de confirmer leur argumentation de droit et de rejeter sur l'Etat les charges financières résultant des lois de 1909 et 1911 sur les retraites.

Inspirés, documentés par les Théry, Neymarck, Domergue, Bourgarel, et autres économistes ou publicistes financiers notoires, la troupe nombreuse et docile des modestes articiens enflait à plaisir, dans les journaux de Bourse, le montant de ces charges et se lamentait sur l'infortune de ces malheureux actionnaires déjà si éprouvés par la moins-value de leurs titres. Cette dernière articulation vaut un bref commentaire.

On connaît le truc employé pour établir le prétendu dommage causé aux détenteurs de valeurs mobilières par les réformes ou seulement les projets de réformes sociales. Dans une période de quinze ans ou vingt ans on prend le cours maximum d'un titre, puis, sans s'inquiéter de savoir si ce cours n'est pas la résultante d'un engouement injustifié ou de spéculations à la hausse, on établit par une multiplication sa valeur en Bourse, on effectue la même opération sur le dernier cours ou le cours le plus bas des derniers mois; une simple soustraction permet alors de dégager ce que les défenseurs des Compagnies appellent la moins-value ou perte des porteurs du titre.

Cette méthode de calcul au moins singulière ayant été copieusement mise à contribution dans l'espèce qui nous occupe, il n'est peut-être pas inutile d'y apporter un correctif.

A dater de 1873 les titres des Compagnies de chemins de fer — titres dits de tout repos — entrés dans le mouvement de spéculation, ont été, pendant plus de vingt ans, poussés sans mesure, capitalisés sur un taux d'intérêt ridiculement faible; il est tout à fait naturel que le public étant d'une part mieux renseigné, d'autre part sollicité par d'autres placements au moins aussi rémunérateurs, ces titres tendent à retrouver leur taux normal.

Aux cours actuels d'ailleurs ils accusent, comparativement à 1873, une majoration considérable :

	1873	1912
	—	Cours du 13 Sept.
Est.	490	929
Midi	615	1126
Orléans.	831	1350
P.-L.-M.	890	1280
Nord	1037	1660

Quelque habileté, quelque zèle qu'ils y déploient, les publicistes financiers ne parviendront pas à rendre intéressants les porteurs de titres gonflés, de 1873 à 1912, d'une plus-value moyenne de 64 pour cent.

Reste la question des charges financières entraînées par les lois de 1909 sur les retraites et de 1911 sur la rétroactivité.

Elles étaient, assurait-on, si lourdes, si accablantes, que la situation financière des Compagnies pouvait en être irrémédiablement compromise et, pour écarter cet effroyable péril, M. André Lebon — dit double boucle — mobilisait héroïquement la *Ligue des actionnaires et obligataires*.

Aussi bien n'est-ce pas sans une certaine anxiété que d'aucuns, abusés par cette campagne alarmiste, attendaient les résultats de l'exercice 1911. Surprise! Au lieu du déficit prophétisé, c'est un relèvement de recettes, plantureux au point de supporter sans faiblir toutes les charges nouvelles et de laisser un excédent de produit net supérieur à 3 millions. Du coup les preux ligueurs de M. André Lebon durent s'effacer dans une discrète pénombre.

Que réserve l'exercice 1912 ? Voici la réponse en chiffres officiels :

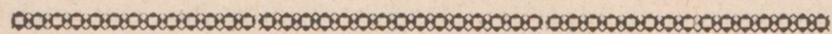
	Recettes comparées du 1 ^{er} Janvier au 25 Août	
	1911	1912
P.-L.-M.	361.428	379.770
Nord	193.886	198.296
Orléans	173.343	184.330
Est	172.386	177.816
Midi	84.406	88.133

Ainsi donc l'exercice en cours marque déjà sur le précédent un accroissement de recettes de plus de 42 millions, en fin d'année, — entraînant le produit net dans son ascension — il atteindra vraisemblablement 65 millions !

Sans doute les Compagnies s'ingénieront à dissimuler dans le maquis touffu de leur comptabilité une partie de ces bénéfices supplémentaires ; si d'aventure elles éprouvaient à cela quelque difficulté, MM. les Inspecteurs du Contrôle — entre ex-polytechniciens, entre « chers camarades » on se doit bien cela — pourraient, en gens éclairés, les aider de leur expérience.

Quoi qu'il en soit, même tripatouillés, les chiffres du bilan de 1912 suffiront amplement à attester tout ce que comportait de calculs égoïstes, de bluff effronté, la campagne menée contre les deux lois qui garantissent — bien modestement d'ailleurs — des humiliations et de la misère les cheminots usés à produire de fastueux dividendes pour les parasites des voies ferrées.

Maxence ROLDES.



A nos Lecteurs, A nos Amis



LES HOMMES DU JOUR VONT PARAÎTRE SUR 16 PAGES à partir du 5 octobre.

Avec la collaboration :

De vieux républicains : *Henry Maret, Vigné d'Octon.*

De socialistes : *Maurice Allard, Maxence Roldes, Louis Perceau, B. Mayéras, Pégan, Melgrani.*

De révolutionnaires décidés à réaliser la fusion des éléments révolutionnaires et ne considérant pas le Socialisme comme l'Ennemi : *Victor Méric, Miguel Almercyda, Eugène Merle, Henri Fabre.*

De syndicalistes : *Harmel, Amédée Dunois.*

De littérateurs : *Elie Faure, Louis Nazzi, Léon Werth, Jehan Rictus, Julien Torchet, Fernand Kolney, François Crucy, Maurice-Verne, Georges Pioch, Gabriel Reuillard, G. Périchard, Max Goth, Octave Béliard, G. Delaquys, Guy Métives.*

A *Gaston Raïeter, A. Willette, Steinlen, Poulbot, Hémard, Roubille, Bour, Camis, Gassier*, dont nos lecteurs ont apprécié le talent et l'effort, viendront se joindre *Bernard Naudin, Auglay, Poncet*, etc.

La rubrique sportive sera tenue par *Baranger* et *Kleynhoff*.

Enfin, à cette vigoureuse pléiade de militants, d'écrivains et d'artistes, les *Hommes du Jour* ajouteront les noms des poètes qui ont exprimé par la chanson les joies, les douleurs, les aspirations du peuple.

XAVIER PRIVAS

E. LEMERCIER

LEON DE BERCY

DOUBLIER

FREDERIC MOURET

Nous donnerons chaque semaine et à tour de rôle

LA CHANSON DU JOUR

paroles et musique avec illustrations de nos artistes.

Devant l'effort considérable que nous devons faire nous serions reconnaissants à nos amis de s'abonner.

L'Affaire MARCHAND



C'est un crime, en effet, qui se prépare. On dirait véritablement que les défenseurs de l'ordre accumulent à plaisir les gaffes, les saletés, les monstruosité. A peine un innocent est-il tiré des griffes de la justice qu'un autre y retombe dans des conditions encore plus effarantes. A peine Rousset est-il libre et l'opinion cesse-t-elle de s'occuper de lui que voici l'ouvrier socialiste Marchand qui est arrêté, emprisonné et torturé.

Rappelons brièvement les faits : Le 28 août une explosion se produisit à la maison Charrin, à Orange. L'attentat était dirigé contre le député Lacour. La justice dirigea son enquête vers les socialistes et les révolutionnaires. Il n'y avait qu'eux, naturellement, qui fussent capables d'un tel horrible crime. Mais, malgré sa bonne volonté, la justice ne trouvait rien. Qui rendre responsable de cet attentat d'ailleurs inexplicable ? Comment réunir des preuves ou même des apparences de preuves ? Et, parmi les socialistes, qui choisir ?

Les choses traînèrent ainsi plusieurs jours. Puis, soudain, on se mit à chuchoter le nom de Marchand. Ce Marchand était membre de la section socialiste d'Orange. Il était père de famille et très estimé dans le pays. Dès qu'il fut question de ce travailleur on se récria. Ce n'était pas possible. On n'oserait pas l'arrêter. Mais l'instruction, pourtant, était orientée vers lui. Les magistrats s'efforçaient de trouver de bonnes raisons pour procéder à son arrestation. Et ces raisons, ils finirent naturellement par les trouver.

Marchand fut conduit en prison. Une inculpation formidable pesait sur lui, et l'article 435 du Code pénal, sur lequel repose cette inculpation, prévoit tout simplement la peine de mort.

Quel fait nouveau s'était-il donc produit pour justifier l'arrestation de ce malheureux et l'accusation formulée contre lui ?

1° La déposition d'un certain Mounet.

2° Une lettre anonyme attribuée à Marchand et contenant de terribles menaces.

3° Une lettre de Marchand à sa femme où il est dit : « C'est encore une vengeance de mon ennemi. »

4° Ses antécédents « anarchistes ».

5° Le fait que Marchand était occupé dans une fonderie.

Voyons un peu, de près, ces témoignages et ces faits :

1° LA DÉPOSITION DE MOUNET. — Ce Mounet est un garçon d'écurie qui se trouvait à quelques centaines de mètres du lieu de l'explosion. Il déclara avoir vu vers les deux heures (l'explosion eut lieu à 3 heures 25) un individu qui se dissimulait derrière les arbres. Appelé devant le juge le jour même, puis le 2 septembre, il affirma n'avoir entrevu que la silhouette de l'individu caché derrière les arbres.

Mais le 9 septembre, Mounet se présentait devant le commissaire central d'Orange et demandait à être confronté avec Marchand, convaincu, disait-il, que c'était Marchand qu'il avait vu le jour de l'explosion.

Première contradiction. Il ne s'agissait déjà plus de la silhouette et, avec le temps, Mounet devenait beaucoup plus sûr de sa mémoire.

Le 11 septembre, Mounet confirme cette déclaration devant le juge. Enfin, le 16 septembre, — dix-neuf jours après l'attentat, — on lui amène Marchand. Il hésite d'abord, puis sur les objurgations du juge Boissier, le reconnaît timidement.

Cependant, entre ces différentes dépositions, un nouveau personnage avait fait son apparition. C'était le brigadier de la police mobile, Seul. Cet individu était un vieil ennemi de

Marchand. Pendant plusieurs jours Mounet et Seul ne se quittèrent pas, l'un travaillant l'autre et lui inspirant ses dépositions. Cela explique que Mounet ait mis tant de jours à reconnaître Marchand et qu'il l'ait fait si timidement.

Tel est le principal et unique témoin de l'affaire.

* * *

Passons maintenant à l'unique preuve : la lettre anonyme.

Cette lettre fut reçue, le 1^{er} septembre, quatre jours après l'explosion de la maison Charrin, par M. Peyrouze, négociant et président du Commerce et de l'Industrie dont M. Lacour fait partie. Elle contenait des menaces. Il est déjà assez étrange de voir un assassin écrire de sa propre main une lettre dans laquelle il fait allusion à son récent crime. Mais la seule lecture de la lettre suffit pour prouver que, si elle n'a pas été écrite dans un but déterminé, elle émane d'un fou ou d'un fumiste.

La voici, en effet :

Monsieur,

C'est d'Orange même que je me permets de vous écrire, car j'y suis venu passer la journée du dimanche le plus paisiblement du monde. Je vous prie d'avertir vos amis qu'ils ne sont plus en sûreté au Café du Commerce.

Nous sommes décidés, jusqu'à la mort, à poursuivre nos vengeances contre la maison Charrin-Lacour, et pour ce nous ferons dynamiter le café.

Parce qu'anonyme, vous allez croire à l'œuvre d'un fumiste ; mais soyez assurés, et prenez cela comme un avertissement salutaire, le café sautera à la première occasion, où nous y pourrions ensevelir ces (ici une diffamation pour désigner MM. Charrin et Lacour). Tant pis pour les innocents qui s'y trouvent.

A bon entendeur, salut.

Certes, nous ne pouvons ici analyser longuement cette lettre, ainsi que les autres prétendues preuves. Nous empruntons, d'ailleurs, toute notre argumentation à notre confrère Carles Lussy qui, dans le Populaire du Midi, mène une campagne violente en faveur du prisonnier Marchand. Indiquons, cependant, que d'après les déclarations de ceux qui ont vu l'original de la lettre et des spécimens d'écriture de Marchand, entre autres M^e Brousset, avocat, et M. Lisbonne, avoué, il n'y a aucune ressemblance d'écriture entre l'original et les deux copies qu'on a fait faire à Marchand.

Que reste-t-il contre Marchand ?

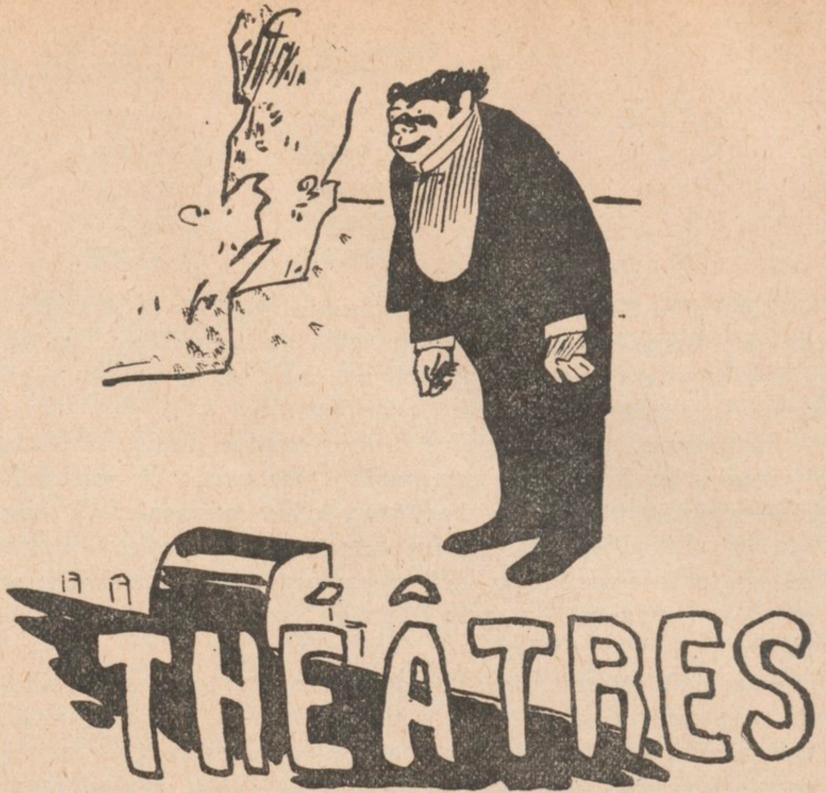
La lettre à sa femme ? Mais tout le monde sait parfaitement, à Orange, que Lacour était son ennemi politique. Quoi d'étonnant que, se voyant menacé, Marchand ait songé immédiatement à son adversaire.

Ses antécédents anarchistes ? C'est faux. Marchand est membre du Parti. C'est un socialiste et pas autre chose. D'ailleurs serait-il militant anarchiste que cela ne changerait rien.

Ainsi cet homme, cet ouvrier estimé de tous, régulier et bon père de famille, contre lequel on n'a pu relever aucune preuve sérieuse, aucun témoignage digne d'intérêt, est emprisonné sous le coup d'une inculpation qui peut l'envoyer à la guillotine. Tout ça parce qu'il a combattu la politique de son député. Ah ça ! vivons-nous vraiment dans un pays de civilisés, ou sommes-nous campés chez les Malabares ?

Le malheur pour les politiciens, pour les chats-fourrés, pour le juge d'instruction Brousset, pour le procureur Lebraque-Bordenave, c'est que leur affaire vient trop tard. Marchand a beau s'appeler Robespierre, il n'y a rien à faire. Après Durand, après Rousset, nous ne laisserons pas sacrifier Marchand. Nous ne sommes pas disposés à rire. Nous arracherons le malheureux à ses tortionnaires. Nous n'aurons de repos que le jour où Marchand, libéré, sera rendu à sa famille. Que cela soit bien entendu.

Victor MERIC.



Voici que la saison dramatique, à nouveau, sollicite notre attention. Beaucoup de directeurs de théâtres ont donné leur programme annuel déjà ; et, quelques-uns, leur pièce de début. Les lecteurs qui m'ont fait l'honneur de suivre, ici, mes essais de critique l'an dernier, retrouveront, en ces notes hâtives, une opinion nette et hardie sur les œuvres représentées, non un compte rendu circonstancié que peuvent leur donner, bien avant celui-ci, leur journal quotidien. Notre critique gardera son expression combative d'abord. Elle sera, selon le mot de Baudelaire, et avant tout, « passionnée ». Elle ne craindra pas, dans leur vigueur, les qualificatifs loyaux. Il ne faudra point y chercher malice, ironie amusée, blague agressive. On y lira, dans toute la force du terme, une opinion franchement résumée sur telle œuvre représentée par rapport aux œuvres déjà connues qui ont servi un certain idéal. Il ne sera point fait ici de politique ; on n'y trouvera pas la défense ou l'attaque continue d'idées qui seraient éloignées des nôtres et qui pourtant, concourraient à un effet tragique ou comique, selon les cas. On apprendra, tout uniment, ce que nous pensons d'une pièce en temps que pièce et l'impression énermée ou émue qu'elle nous a produite ; enfin, les raisons de cette impression. Nous tâcherons, afin que le lecteur ne puisse s'y tromper, de trouver des mots différents pour parler du talent de M. Francis de Croisset et du talent de M. François de Curel. Quand nous dirons « génie », s'il nous est donné de le dire, évidemment ce ne sera pas au sujet d'un vaudeville agréablement trituré par M. Mouézy-Eon...

N'étant relié par aucun fil spécial avec les maisons de publicité qui font le succès annuel (à tant la ligne évidemment) d'une œuvre, d'un acteur, d'un directeur ou d'un théâtre, il ne nous sera pas désagréable, à la rigueur, de signaler, côté cour ou côté jardin, les malhonnêtetés dont nous serons formellement instruits. On sait assez que les *Hommes du Jour* sont, avant tout, un journal de combat... et de défense

Et maintenant, louons la direction de l'AMBIGU, du vieil Ambigu étonné, d'avoir monté *Nana*. Louons-la par comparaison ; pourtant, ne la louons pas trop. Au grand roman épique de Zola, le bon faiseur William Busnach a substitué une pièce étrange et habile. En vérité, William Busnach était un rude et hardi auteur dramatique, un des hommes par conséquent les plus néfastes de son temps. Il réduisait le génie à des proportions humaines. Il taillait dans la grande œuvre désordonnée, pleine de fougue et de passions, un drame sage, intéressant, à la mesure du public, du bon public qui paye, et avec lequel, n'est-ce pas, auteur et directeur doivent compter. Il était le régulateur inconscient et valeureux d'un grand barbare obéis-

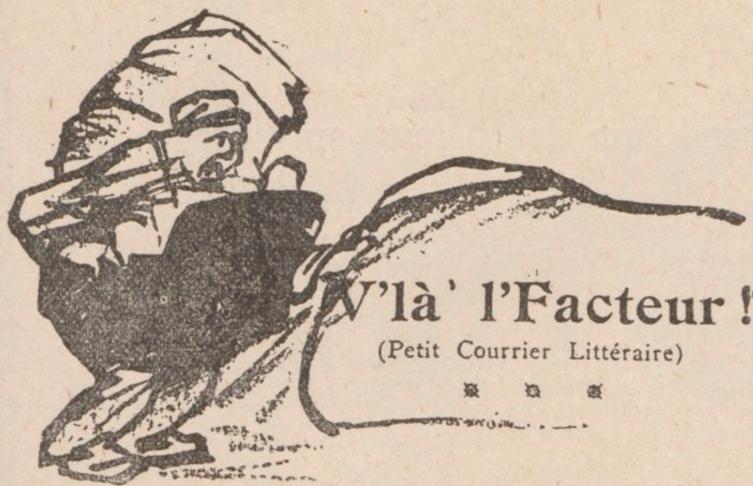
LES HOMMES DU JOUR

sant, sous sa férule, au goût du médiocre consommateur. Ainsi, à l'Ambigu, voici un drame alerte et grave, et tout imprégné de sagesse en sa folie. Il pourra captiver, pendant de nombreux soirs, les habitués d'un théâtre peu fortuné et que visitent seuls, par charité, depuis de nombreuses années déjà, les auteurs indigents. Ils y trouveront cependant, tout béquillant, mais né de l'accouplement du métier et du génie, un bon mélo tout oppressé parfois de porter en son corps tordu l'âme fougueuse d'un héros.

Il est bien entendu que nous ne nous étendrons pas ici sur des pièces anciennes et qui font la fortune d'un théâtre à sa réouverture, à moins qu'elles ne soient prétexte à un début de jeune lauréat. Ainsi sont *Blanchette* à la COMÉDIE-FRANÇAISE, *La Course aux Dollars* au CHATELET, *Le Dindon* au VAUDEVILLE, *L'Aiglon* au THÉÂTRE SARAH-BERNHARDT qui a porté les heureux débuts de M. Pradier, jeune dieu blond, frêle et pensif, *Château Historique* au GYMNASSE, *Petite Peste* à LA RENAISSANCE, *Les Petits* au THÉÂTRE ANTOINE, *La Flambée* à la PORTE-SAINT-MARTIN, *Le Petit Café* au PALAIS-ROYAL, *Le Cœur dispose* à l'ATHÉNÉE, *L'Enfant du Miracle* aux BOUFFES-PARISIENS.

J'aurai à vous parler, samedi prochain, des *Yeux ouverts*, trois actes prestes de Camille Oudinot qui viennent de marquer la réouverture du THÉÂTRE RÉJANE et des spectacles d'ouverture, très divers, du nouveau THÉÂTRE IMPÉRIAL.

Gabriel REUILLARD.



La mélodie exprime d'une manière générale l'histoire intime de la volonté qui a pris conscience d'elle-même.

SCHOPENHAUER.

L'erreur qui s'efforce vers la vérité vivante est plus féconde et plus sainte que la vérité morte.

ROMAIN ROLLAND.

Voici encore les passages qui nous ont paru essentiels dans les réponses d'écrivains données à *Comœdia* à propos de l'enquête sur *Les Tendances présentes de la Littérature française* :

De M. EDOUARD SCHURÉ. — « Il y a bien un mouvement néo-classique, et qui m'apparaît fondé dans une certaine mesure, parce que le génie gréco-latin a formulé les grandes normes de l'art. Mais où ce mouvement pêche, c'est lorsqu'il tombe dans le pastiche du dix-septième siècle et veut prendre pour modèle cette époque. »

De M. PAUL BRULAT. — « Notre époque n'a pas la vraie littérature, j'entends celle qui aimerait notre temps, qui s'appliquerait à le comprendre, à en découvrir la grandeur et la beauté, l'héroïsme même, car la terrible lutte pour la vie où nous sommes engagés, la concurrence acharnée, la guerre économique, l'âpre mêlée sociale qui enfièvre notre monde contemporain, comporte son héroïsme, est une épopée tragique et grandiose. »

De Mme VALENTINE DE SAINT-POINT. — « En réponse à votre enquête, il me semble que toutes les manifestations litté-

raires ne sont que les chaînons d'une même chaîne sans brisure. Chaque mouvement prépare et indique le suivant. Chacun, à la fois, libère et emprisonne. »

On vient d'exhumer un dossier contre Henri Heine écrivain valeureux mais qui eut le tort d'être pauvre et qui dut se défendre avec acharnement pour ne point crever de misère. Un seul homme, mais de talent, Laurent Tailhade, a répondu aux tenanciers de morale bourgeoise. Son pamphlet vigoureux est à lire en entier où il est dit, entre autres choses justes et courageuses :

« Le génie est au-dessus de la morale; car il n'a d'autre devoir que de produire et conséquemment de vivre. Ce qu'on nomme sa probité, c'est le don qu'il fait aux hommes d'un beau nouveau. Sa vertu, d'essence plus haute que l'honnêteté vulgaire, se passe d'obtenir, dans les rédactions, plus ou moins irréprochables, un certificat de bonne vie et mœurs. »

M. Merlet, dans ses cahiers mensuels *Propos*, écrit, cette fois, une étude appuyée sur Guy de Maupassant : « Il ne chercha pas, nous dit-il, la poésie des mots, mais le lyrisme effrayant des forces. Il écrivait avec des larmes et du sang et si la tache sur la feuille blanche était quelquefois pénible à voir, jamais on n'oubliait l'histoire contée où se perpétuait l'écho des cris et des appels, le râle de la douleur ou la chanson de l'amour. »

C'est *Le Divan*. De bonnes choses, d'une tenue presque classique, comme toujours. Et, cette fois, des notes personnelles de Eugène Marsan, *Le Nouvel Amour*, tout imprégnées d'une fine émotion. Mais pourquoi ces notes — nous savons bien que ce ne sont que des notes — semblent-elles étrangères l'une à l'autre ? Un peu mieux ordonnées, le tout eût été un conte charmant.

LES TREIZE HUNS

MEMENTO. — *L'Œuvre; Masques et Visages; L'Echo Théâtral.*

A NOS AMIS

Pour notre lancement du 5 octobre, notre excellent camarade Auglay a dessiné une vigoureuse affiche en couleurs que nous avons fait tirer à 5.000 exemplaires.

Nous serions heureux que des amis de Marseille, Lyon, Bordeaux, Toulouse, Lille, Tours, Grenoble, Toulon, Lille, Le Havre, Reims, Nancy, Limoges, etc., etc., et de toutes les villes importantes veuillent bien se charger de l'affichage.

Nous enverrons la quantité d'affiches timbrées qui leur sera nécessaire pour un affichage sérieux.

Prière aux amis et aux groupes de nous fixer rapidement sur leurs intentions.

Vient de paraître :

L'ENCYCLOPEDIE SOCIALISTE

Le plus important document sur la pensée contemporaine et l'action ouvrière.

Afin de profiter du prix de faveur
qui ne sera pas maintenu

hâtez-vous de souscrire à cet ouvrage que nul ne doit plus ignorer à notre époque.

Le Gérant, Ernest REYNAUD.



IMPRIM. COOPÉRATIVE OUVRIÈRE, 26, rue Hermand-Daix,
Villeneuve-Saint-Georges. — Téléph. 32

Abonnez-vous !

En vous abonnant, vous laissez tout le bénéfice à l'Administration du Journal qui peut, avec ces ressources, améliorer, diffuser, développer le Journal.

Les primes ci-dessous remboursent intégralement le prix de l'abonnement !

LES HOMMES DU JOUR

La plus vivante - La plus littéraire - La plus artistique
La plus combative des publications

Chaque nouvel abonnement donne droit à une des primes suivantes :

PRIME N° 1

5 SÉRIES à choisir dans la collection des HOMMES DU JOUR, séries de 5 à 14. Ces séries sont brochées.

CINQUIÈME SÉRIE : Jules Lemaitre, Ch. Malato, H. Maret, Marc Sangnier, Deibler, F. de Pressensé, M. Donnay, Griffuelhes, Ribot, Légitimus, Gohier, Maximilien Luce.

SIXIÈME SÉRIE : P. Doumer, Simyan, Jules Renard, Louis Barthou, Séverine, E. Briex, E. Pataud, G. Thomson, Amilcare Cipriani, J. Méline, F. Labori, Anatole France.

SEPTIÈME SÉRIE : Alfred Naquet, Georges Leygues, Constans, Maxime Gorki, Lafargue, Arthur Meyer, Kropotkine, Nicolas II, Tolstoï, Vernaeren, Merlou, Emile Fabre.

HUITIÈME SÉRIE : Blériot, Gompers, Ferrer, Ferrer (spécial), Bourtzoff, Cochery, Paul Adam, Rostand, Saint-Saëns, Dujardin-Beaumetz, Henry Bataille, l'abbé Lemire, Charles Benoist.

NEUVIÈME SÉRIE : Charles-Albert, Victor Augagneur, Docteur Doyen, Georges Courteline, Léopold II, Paul Robin, Alfred Capus, A. Odru, Henry Chéron, Lucien Guitry, Marcel Prévost, Madame Curie.

DIXIÈME SÉRIE : Jean Aicard, Forain, Léon Bloy, Mascruaud, Lasies, Les Liquidateurs, Jean Cruppi, A. Zévaès, Lafferre, Sarraut, Ruau, Chonoc, de Ramel, Painlevé.

ONZIÈME SÉRIE : Dr Roux, Jehan Rictus, Gémier, Pierre Loti, Tom Mann, Dr Metchnikoff, Roosevelt, Alphonse XIII, Henri Robert, J.-H. Rosny, Gabriele d'Annunzio, Jacques Dhur.

DOUZIÈME SÉRIE : Mæterlinck, Pie X, Etienne, Keufer, Les Mastroquets, Massenet, Laurent Tailhade, Le 606 et l'Avarie, Camille Lemonnier, de Selves, M^{re} et M^{lle} Albert Carré, Les Rothschild et les Cheminots.

TRIZIÈME SÉRIE : Mouches et Mouchards, Jean Colly, Sarah-Bernhardt, Henry Bérenger, Les Ventres Dorés, Léon Dierx, G. de Porto-Riche, L'Affaire Durand, S. M. Philippe d'Orléans, Dranem, Xavier Privas, Le Procureur et le Financier.

QUATORZIÈME SÉRIE : Colette Willy, Adolphe Villette, Mgr Duchesne, Aristide Bruant, Henri de Régnier, Waldeck-Rousseau, Henry Bernstein, Monis, Berteaux (2 N^{os}), Nos Ministres, Les deux Sam.

PRIME N° 2

4 SÉRIES à choisir dans la collection de PORTRAITS D'HIER, séries de 1 à 8. Ces séries sont brochées.

Première : Émile Zola, par Victor Méric. — Pavis de Chavannes, par Léon Werth. — Beethoven, par Georges Pioch. — Ibsen, par François Crucy. — Balzac, par Manuel Devaldès. — Bakounine, par Amédée Dunois.

Deuxième : Baudelaire, par Gaston Syffert. — Dalou, par Paul Cornau. — Flaubert, par Henri Bachelin. — Proudhon, par Maurice Harmel. — Gustave Courbet, par Maurice Robin. — Goethe, par Raymond Darsites.

Troisième : Pierre Dupont, par Gabriel Clouzet. — Pelloutier, par Victor Dave. — Alfred de Vigny, par Han Ryner. — Michelet, par Elie Faure. — Verlaine, par Adrien Waseige. — Léon Cladel, par G. Normandy.

Quatrième : Édouard Manet, par Camille de Sainte-Croix. — Constantin Meunier, par M.-C. Poincot. — Eugène Delacroix, par Maurice Robin. — Clovis Hugues, par Gustave Kahn. — Alfred de Musset, par Paul Peltier. — Richard Wagner, par J.-G. Prod'homme.

Cinquième : Villiers de l'Isle-Adam, par Victor Suell. — J.-B. Carpeaux, par Florian Parmentier. — Edgar Poë, par Maurice de Casanove. — Paul Cézanne, par Elie Faure. — Edgar Quinet, par Elie Reynier. — Tchernichevsky, par Vera Starkoff.

Sixième : Maurice Rollinat, par Judith Cladel. — Eugène Pottier, par Ernest Museux. — Bjørnstjerne-Bjørnson, par Maurice de Bigault. — Pasteur, par G. Sauvebois. — Louis Buchner, par Victor Dave. — Fourier, par Harmel.

Septième : Walt Withman, par Henri Guilbeaux. — César Franck, par Gaston Périchard. — Max Stirner, par Victor Roudine. — Leconte de Lisle, par Gaston Sauvebois. — Guy de Maupassant, par Gabriel Clouzet. — Lamarck, par Elie Faure.

Huitième : Frantz Liszt, par J.-G. Prod'homme. — Gérard de Nerval, par Henri Strentz. — Henri Heine, par Amédée Dunois. — Hégésippe Moreau, par Hugues Balagny. — Jules Laforgue, par Henri Guilbeaux. — Oscar Wilde, par Georges Bazille.

PRIME N° 3

2 VOLUMES à choisir dans la liste ci-dessous.

Volumes à 3 fr. 50

Vers la lumière, par Séverine. — Quelques dessous du procès de Rennes, par Jean Ajalbert. — Etudes Révolutionnaires, tome 1 et tome 2, par James Guillaume. — Les Réformes Scolaires, par de Monzie. — Une Algérie Nouvelle, par Jean Hess. — Tolstoï et les Doukobors, par Bienstock. — En marche vers la Société Nouvelle, par Cornéliussen. — La France sociale et politique (1891) ; Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon. — Le Socialisme en danger, par Domela Nieuwenhuis. — Superstitions politiques et phénomènes sociaux, par Henri Dagan. — Temps Futurs, par Alfred Naquet. — L'Aurore de la Civilisation, par J.-C. Spence. — L'Année Littéraire, par Paul Ginisty. — La Belle France, par Georges Darien. — Daniel Ulm, par Jean Steene. — La Fin d'un Monde, par Edouard Drumont. — Nos Colonies telles qu'elles sont, par Gaston Leriche. — Le Sabre et la Loi, par G. Lhermitte. — L'Humanité et la Patrie, par Alfred Naquet. — La Future Débâcle, par Gustave Nercy. — Le Tombeau des Milliards, par Paul Ponselle. — La Faillite de la Science, par V. Sidermann.

Bulletin d'Abonnement

Veillez me considérer comme abonné pour UN AN aux HOMMES DU JOUR et me faire parvenir comme prime

Inclus 6 fr. 80 (Étranger, 9 fr. 25) montant de l'abonnement et du port de la prime.

Nom
Profession
Rue
Ville
Dépt

Découper ou recopier ce bulletin et l'envoyer à l'Administrateur des HOMMES DU JOUR
19, r. Jean-Jacques-Rousseau, PARIS

Abonnements : France, 6 fr. ; Étranger, 8 fr.

Joindre 0 fr 80 France et Colonies ; 1 fr. 25 Étranger — pour le port des Primes